

sainte Magdeleine est très belle. Ses traits respirent une douleur profonde, on s'attend à voir tomber des larmes de ses yeux, fixés sur la croix où souffre son bon Maître.

Le digne curé du Cap, M. l'abbé E. Duquay, reçoit certainement des inspirations particulières pour faciliter en ce lieu la dévotion du T. S.-Rosaire. Son zèle est d'ailleurs bien secondé par le Rvd Père Frédéric dont l'âme possède la piété de saint François pour Marie. Jamais ailleurs je n'ai entendu réciter le chapelet avec plus de dévotion et de respect.—La place publique est vaste, nivelée, embellie, couverte de verdure; les processions les plus nombreuses peuvent s'y déployer avec grandeur. Tout alentour, et au loin de chaque côté du chemin, sont dressés des hampes de trente à quarante pieds prêts à recevoir des drapeaux, et, à un moment donné, les environs du sanctuaire sont soudainement parés pour un joyeux jour de fête.

Lorsqu'on a visité ce saint lieu, on veut y revenir encore. C'est que, là, le calme p nètre au fond des cœurs agités; la confiance, en ceux qui sont abandonnés; la force, dans les âmes affaiblies. Là nous sommes à l'abri des coups de l'ennemi sous les ailes de notre Mère bien-aimée.

"Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobis."
SEKENO.

LE ROYAL WILLIAM

Il y a quelques semaines, M. Léon Ledieu apprenait aux lecteurs du *Monde Illustré* qu'une respectable demoiselle, maintenant retirée à l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier de Chicoutimi, Mademoiselle H. Maret, avait fait en 1831 le trajet de Québec à Halifax à bord du *Royal William*, "le premier vapeur d'Amérique." La chronique est pressée, et souvent ses renseignements ne sont pas très complets.

Le *Royal William* ne fut pas le premier bateau à vapeur d'Amérique. Il ne fut construit qu'en 1830, à Québec. Or, dès 1807, le *Clermont*, lancé à New-York, fit le voyage de cette ville à Albany, et, en 1819, le *Savannah* alla de New-York à Saint-Petersbourg. D'autres vapeurs furent même construits à Québec avant le *Loyal William*; en 1816, le *John Molson* faisait un service plus ou moins régulier entre Québec et Montréal, et le *Lauzon* entre Québec et Lévis; ce dernier procurait même de temps en temps à nos pères le luxe d'une petite excursion autour de l'Île d'Orléans.

Chose certaine, le *Royal William* fut le premier vapeur, construit à Québec, qui s'aventura dans le Golfe Saint-Laurent. Au mois d'août 1831, il laissait le Quai Napoléon, à Québec, en route pour Halifax; c'était son premier voyage. Il y avait à bord une quinzaine de passagers: deux jeunes anglais qui faisaient le tour du monde, MM. Pitt et Adams; un vieux célibataire, M. Tudor; M^{de} Ryan, veuve d'un officier de l'armée anglaise; M. Louis Massue, avec sa fille Mlle Massue, et sa pupille Mlle Maret; M. et M^{de} Elzéar Bédard, et quelques autres dames et messieurs. Comme on le voit, Mlle Maret, que le chroniqueur représentait comme ayant fait ce voyage à peu près seule et au grand étonnement de l'équipage, était en compagnie nombreuse et fort distinguée.

À bord du *Royal William*, on vivait, paraît-il, sur un haut pied de cérémonie; ce qui

n'empêcha pas la plus franche gaieté de régner parmi les passagers pendant les huit jours que dura le voyage.

Ces temps sont loins; aller à Halifax en bateau à vapeur était alors un luxe que peu de gens pouvaient se donner.

Aujourd'hui, on va en Europe sans y prendre garde; presque tout le monde a traversé l'océan; et ceux pour qui les raisins sont encore trop verts peuvent se consoler en considérant que de nos jours le meilleur moyen de se distinguer comme voyageurs est de rester chez soi.

DENIS RUTHBAN.

AU LAC SAINT-JEAN

Aller de Chicoutimi au Lac Saint-Jean, ce n'est plus qu'un jeu. Les Parisiens ne vont pas plus facilement à Versailles, les New-Yorkais à Brooklyn. Dirait-on qu'il fut un temps où il ne fallait pas moins de deux jours pour franchir les 40 milles qui séparent Hébertville, par exemple, de notre bonne vieille ville de Chicoutimi?

À cette époque, il n'y avait ni chemin de roi, ni autre. On n'allait donc pas en carrosse. L'hiver, on voyageait à la raquette ou en traîneau; l'été, en canot d'écorce. Dans le dernier cas, on portageait souvent. Quel est le sportman chicoutimien qui ignore le "Portage-des-rochers"? Mais, en traîneau, à pied ou en canot, vous aviez à porter le poids du jour, à endurer le froid, la chaleur, le vent, la pluie et les maringouins.

Aujourd'hui, foin de tout cela. Le reporter de L'OISEAU-MOUCHE s'installe confortablement dans un "pullman", quand il y en a, dans le "petit char", quand il n'y a pas de "pullman", et, dans l'un comme dans l'autre cas, en une heure au plus, il va à Hébertville voir l'Exposition.

Nos confrères du Lac Saint-Jean, nés marins, appellent "petit char" une moitié de wagon que la Compagnie du chemin de fer du Lac Saint-Jean, en temps ordinaire, met au service des voyageurs de distinction. Si je mentionne ce fait, ce n'est pas pour me plaindre. Au contraire, j'aime cela, moi. Cet unique compartiment réservé a pour effet de mettre forcément les voyageurs en tête à tête, pour peu qu'ils soient en nombre, et cela du bon.

Donc, le 26 de septembre dernier, profitant d'un jour de congé, L'OISEAU-MOUCHE déléguait un de ses reporters à l'Exposition d'Hébertville.

L'OISEAU-MOUCHE n'est pas seul à s'intéresser à la grande question du jour: l'agriculture. Toutes les classes de la société étaient représentées à l'Exposition: journaliers, députés, négociants, cultivateurs, curés, professeurs, affluaient des quatre coins du pays.

Et la chose en valait la peine.

J'ai oui dire par un conférencier agricole du district de Montréal que les deux comtés du Lac Saint-Jean et de Chicoutimi sont les plus avancés de la Province dans la voie du progrès. Les Expositions de Québec et d'Hébertville ont prouvé qu'il disait vrai.

Le Lac Saint-Jean est une région essentiellement agricole. Ici, point de manufactures. Le cri joyeux de la locomotive vient seulement une fois le jour, troubler la serene tranquillité de ces campagnes. On n'y connaît guère

d'autre industrie que la fabrication du beurre, du fromage, de belles et bonnes étoffes de laine ou de lin, que les dames et les demoiselles du pays tissent de leurs propres mains. Oh! les bon nes couvertes et les jolis tapis que j'ai vus dans le "Palais industriel" de l'Exposition!

Au Lac Saint-Jean, tout homme est colon ou aspire à le devenir. On est né et on vit pour cela. Ne parlez pas aux mioches d'aller au collège. "Pouah! le collège! Pour être avocat ou médecin? Il y en a déjà bien assez. Je serai habitant!"

Si la rédaction de L'OISEAU-MOUCHE veut faire de nouvelles recrues, elle fera bien de s'adresser à d'autres.

"Quel âge as-tu, petit?" demandai-je à notre automédon, un petit bonhomme aux joues écarlates, semblables à des pommes de Grenade, qui nous conduisit fort adroitement par des chemins affreux de la station du chemin de fer au terrain de l'Exposition.

"Huit ans, monsieur."

Un cocher de huit ans! Songez-y. C'est le fils d'un colon.

Maintenant, une question: qui a fait le Lac Saint-Jean ce qu'il est?

Dieu, sans doute, l'auteur de tout bien. C'est Lui qui a doté ce grand "Royaume du Saguenay" de son sol fertile, de ses lacs limpides, de ses rivières aux ondes calmes et pures, de ses gracieuses collines mollement couchées dans la plaine; c'est Lui qui met au cœur du colon la foi et la vaillance, à ses bras nerveux la force qui triomphe de la forêt, brandit la hache et guide la charrue; c'est Lui qui fait rayonner sur le front de nos mères la triple couronne de l'honneur, du dévouement et de la vertu; c'est Lui qui bénit les foyers, où s'épanouit, dans le large cercle de la famille patriarcale, la franche gaieté des enfants de Dieu.

Mais à qui encore, après Dieu, devons-nous le Lac Saint-Jean? À nos gouvernants, sans doute: ministres, sénateurs, députés.

Mais à qui surtout? À nos évêques, à nos prêtres. Ah! les *Scrap-Books* de M. le Vice-Supérieur en disent long sur le rôle de notre clergé dans la colonisation et le développement progressif du Lac Saint-Jean.

Le cœur de nos gens en dit plus long encore.

L'âme du progrès au Lac Saint-Jean, le grand ressort qui meut tout, c'est le curé. Et ce n'est pas une mince gloire, pour les rédacteurs de L'OISEAU-MOUCHE, de compter, parmi ces grands promoteurs du vrai progrès, plusieurs de leurs aînés. Chapeau bas devant ces braves! Avec eux et par eux, la question sociale est résolue au Lac Saint-Jean. La paix règne, parce qu'on aime et qu'on prie; et avec la paix règne le bonheur. Point de Chevalerie du Travail ici, partant, point de grève ni de chômage; mais du travail pour tous; entre tous, l'égalité et la fraternité; chez tous, du pain et du fromage, sans compter mille douceurs.

JACQUES CŒUR.

UNE APPRÉCIATION

Les journalistes ont un procédé commode pour se faire des compliments sans qu'il y paraisse trop: ils n'ont qu'à reproduire les éloges que leur adressent des confrères bienveillants, et leur façon d'agir reste d'une entière correction. Nous n'avons garde de faire autrement, nous-mêmes, et nous allons